YVES

CHRISTEN

L'animal est-il une personne ?

Champs sciences

Extrait de la publication

YVES CHRISTEN
L'animal est-il une personne ?

Longtemps nous avons considéré les animaux comme ceux que la nature avait privés des qualités que nous, les humains, possédons : l'aptitude à raisonner, apprendre, communiquer, s'adapter, décoder, transmettre, enseigner, progresser… Les travaux scientifiques ont pulvérisé cette idée reçue et, depuis la dernière décennie, ils nous surprennent encore plus. Qui sont vraiment les animaux ? On les savait joueurs, blagueurs, rieurs, féroces parfois ; on les découvre tricheurs, menteurs, trompeurs, mais aussi aimants, mélancoliques ou encore émotifs, stratèges, sensibles aux intentions d'autrui, capables de respecter une morale ou d'élaborer une culture.

La très grande ingéniosité des tests et l'extraordinaire diversité des observations scientifiques (éthologie, génétique, psychologie, zoologie, primatologie, neurosciences) nous révèlent les facettes de l'intelligence et de l'identité animales, et prouvent l'absurdité qu'il y a à réduire les compétences de la bête à la seule force de son instinct. Car en dépit des caractéristiques qui fondent l'homogénéité de son espèce, chaque animal est un individu à part entière, un être social unique, complexe, et par là même un sujet de droit.

Des singes aux léopards, des éléphants aux antilopes, des baleines aux dauphins, l'auteur nous propose une approche de l'altérité qui apporte beaucoup au débat sur l'exploitation et la manipulation animales. Un plaidoyer fort documenté en faveur de la personne animale.

Yves Christen, biologiste, spécialiste de la maladie d'Alzheimer, a mené des recherches en immunogénétique dans le laboratoire de Jean Dausset à l'hôpital Saint-Louis et en immunologie à l'institut Pasteur, avant de se spécialiser dans le domaine des neurosciences. Il a notamment publié et *Le Peuple léopard. Tugwaan et les siens* (Michalon, 2000) et *Les Surdoués du monde animal* (Rocher, 2009).

En couverture : Orang-outan en captivité, Bornéo, Malaisie.
© Roine Magnusson/Getty Images.

Flammarion

11-XII Création Studio Flammarion

Extrait de la publication

L'ANIMAL EST-IL UNE PERSONNE ?

Extrait de la publication

Yves CHRISTEN

L'ANIMAL EST-IL UNE PERSONNE ?

Champs sciences

© Flammarion, 2009
© Flammarion, 2011, pour la présente édition
ISBN : 978-2-0812-7883-7

Extrait de la publication

À tous les amis dont je critique ici
le point de vue. Leurs analyses m'ont aidé
à forger mes propres idées.

Extrait de la publication

I. PERSONNE n.f. (lat. *persona*). 1. Être humain ; individu.

II. PERSONNE pron. indéf. 1. Aucun être, nul.

(*Le Petit Larousse*)

Paradoxe du mot personne où le tout et le rien se trouvent réunis, et qui peut devenir prétexte à l'autoglorification (songez à « la personne humaine » !) ou à l'insignifiance (*My Name is Nobody*). Toute la question ici posée consiste à savoir quelle personne est l'animal. On peut y répondre par la voie du sentiment ou par l'examen des faits, par l'approche scientifique et expérimentale. Nous avons suivi ce chemin-là. Et il nous semble ruiner l'absurde vision de l'insignifiance de la bête.

Extrait de la publication

I

RENCONTRES

« Quand nous commettons l'erreur de croire le sauvage exclusivement gouverné par ses besoins organiques ou économiques, nous ne prenons pas garde qu'il nous adresse le même reproche, et qu'à lui, son propre désir de savoir paraît mieux équilibré que le nôtre. »

Claude Lévi-Strauss, 1962[1]

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Sous le regard de l'autre

« Il n'y a pas seulement des animaux "bons à manger", il y a aussi des animaux "bons à penser". »

Dominique Lestel, 1996[1]

Rick Swope avait l'habitude de visiter le zoo de Detroit une fois par an avec sa famille. Ce jour-là, il regardait les chimpanzés dans leur enclos quand un conflit éclata entre deux mâles adultes. Un jeune défiait Jojo, l'ancien. Jojo perdit la bataille. Apeuré, il tomba dans la fosse pleine d'eau autour de son enclos. Jamais il n'avait appris à nager. Il allait se noyer. C'est alors qu'en dépit de la mise en garde du public et des gardiens Rick Swope sauta dans la fosse pour sauver l'animal. Jojo n'était qu'un poids mort ; il le prit sur son épaule, franchit la barrière et le poussa sur son île. Il le maintint sur la berge, même lorsque les autres chimpanzés le chargèrent, car la victime risquait de glisser à nouveau dans l'eau. Jusqu'à ce que Jojo parvienne à redresser la tête et à faire quelques pas avant de s'écrouler un peu plus loin sur le sol. Quand le directeur de l'établissement lui demanda la raison de son acte héroïque, l'homme lui répondit simplement : « J'ai vu son regard. Et c'était comme croiser celui d'un humain. Et son message était : quelqu'un peut-il m'aider ? »

On raillera l'anthropomorphisme ; on dira que nul ne peut savoir ce qui se passait réellement dans la tête du

Extrait de la publication

singe – ni dans celle de l'homme d'ailleurs – et qu'il s'agit par conséquent d'une sympathique forme de sensiblerie. Mais en fait, tous, sceptiques ou non, nous sentons bien qu'il y avait là une vérité profonde. Que ce que disait le regard de Jojo ne se différenciait pas de ce qu'aurait exprimé celui d'un humain. Et que, l'ayant perçu, Rick Swope savait bien qu'il n'avait d'autre choix que de se jeter à l'eau ou de vivre le reste de son existence lesté du poids de cette culpabilité.

Beaucoup ont écrit au sujet du regard. Et certains penseurs n'ont pas hésité à exclure l'animal de ce champ de signification. Talentueuse exception, l'écrivain Jean-Christophe Bailly qui fait sien le vers de Rilke, « De tous ses yeux la créature voit l'ouvert ». « Le monde des regards est, écrit-il, le monde de la signifiance[2]. » Et l'impossibilité de communiquer avec la bête par le langage oral rend cette forme d'échange plus énigmatique et plus forte, nous plaçant en quelque sorte face à une pensée pure en ce qu'elle exclut la possibilité de nommer les choses.

Nul ne peut aujourd'hui croiser dans un zoo le regard d'un grand singe sans éprouver une émotion particulière. Sans ressentir aussi une forme de culpabilité vis-à-vis de ce prisonnier. Sans avoir l'impression d'être un voyeur. Et pourtant : pour les hommes de ma génération qui ont connu les zoos à l'ancienne et les visiteurs de jadis, comment ne pas se souvenir qu'il n'y a guère longtemps la relation avec les primates était d'une tout autre nature ? On raillait le singe ; on le trouvait ridicule et exhibitionniste ; on lui jetait des cigarettes ; on riait de sa saleté, de ses mimiques, de sa misère comme de celle des autres bêtes, sans avoir à l'esprit le message de René Char, ou peut-être en le devinant malgré tout : ceux qui « regardent souffrir le lion dans sa cage pourrissent dans la mémoire du lion[3] ». Oui, nous humains

Extrait de la publication

faisions cela. Et du reste quelques-uns le font encore. Alors qu'est-ce qui a changé ? Biologiquement parlant nous – singes et humains – n'avons pas vraiment changé. Pourtant notre relation a évolué en profondeur. Darwin sans doute y est pour beaucoup : à moins de rester dans l'ignorance, nous savons l'autre primate notre cousin. Mais les visiteurs d'établissements zoologiques ne vivent pas en permanence dans la pensée de l'auteur de *L'Origine des espèces*. Nous avons changé parce que, comme Rick Swope, nous avons croisé le regard de l'Autre.

De cette évolution de la relation homme-animal, il existe de multiples exemples. Non seulement le nombre des chiens et des chats s'est accru, atteignant respectivement 10 millions et 7,5 millions sur le territoire français, mais l'animal de compagnie a, en quelque sorte, changé de statut. De moins en moins esclave, gardien ou chasseur de souris, il s'impose de plus en plus comme un compagnon. On le nourrit avec des boîtes achetées au supermarché, et non plus avec de mauvais restes ; on l'emmène chez le vétérinaire s'il tombe malade. Et dans les fermes, où il était traditionnellement exploité, il tend aussi à devenir plus ami que serviteur. On ne conduit plus aussi fréquemment que jadis le cheval compagnon à l'abattoir, et chacun sent bien que les jours de la boucherie chevaline sont comptés ; seule la désuétude dans laquelle elle est tombée empêche sa suppression légale : plus personne n'y va. Au total, dans le monde, plusieurs milliards d'euros sortent chaque année de nos poches pour assurer le bien-être de compagnons à poil, à plume ou à écaille*. Désormais, il existe même des cimetières

* Sur le seul territoire des États-Unis, l'American Pet Products Manufacturers évalue à 30 milliards de dollars la dépense effectuée par les propriétaires d'animaux de compagnie en faveur de leurs protégés.

Extrait de la publication

pour les bêtes, et des psychothérapeutes se spécialisent dans l'animal de compagnie, sans que l'on sache toujours très bien qui du maître ou de son ami tire profit de ces traitements plus ou moins validés. L'animal de laboratoire tend à bénéficier d'un véritable statut, et l'on se préoccupe des conditions de retraite des vieux primates ayant servi la science, ce qui n'est pas sans poser des problèmes d'espace et de budget.

Tous les grands congrès de recherche biomédicale incluent des sessions sur l'utilisation de l'animal de laboratoire et les interrogations éthiques qu'elle implique, ou sur la mise au point d'éventuelles méthodes substitutives. Certes, il s'agit le plus souvent de justifier l'expérimentation, mais ce fait montre à quel point la bête en tant que *sujet* de discussion éthique impose sa présence. On a commencé à se soucier de son bien-être, de sa qualité de vie[4]. Les chercheurs et les vétérinaires de l'International Society for Applied Ethology se préoccupent de plus en plus de la condition animale[5], comme le font des publications scientifiques illustres telles que *Nature* et *Science*, ce qui suggère une implication grandissante du milieu académique et plus seulement des sociétés protectrices recrutant dans le grand public. La publication de la première ébauche du génome du chimpanzé, en septembre 2005, a été accompagnée de plusieurs articles sur la bioéthique des recherches en ce domaine et la défense de cet animal dans son milieu naturel. L'article original lui-même se conclut sur de telles remarques[6]. En novembre 2004, l'organisme en charge de superviser la science allemande (la DFG) a décerné un important prix aux docteurs Klaus Otto et Lisa Wiesmüller pour leur contribution à la protection animale dans le cadre des expériences médicales[7]. Le statut de l'animal, notamment sur le plan légal, fait régulièrement l'objet de recommandations de la part des comités

de diverses instances, telle la Communauté européenne, ou de colloques académiques. Des juristes d'universités aussi prestigieuses que Harvard[8] ou des philosophes, Tom Regan[9] et Peter Singer en tête, demandent qu'on leur accorde des droits légaux. Un mouvement en ce sens se dessine, et une Déclaration des droits de l'animal a été proclamée[10]. En juin 2008, un comité du Parlement espagnol a adopté une résolution afin de donner aux grands singes des droits statutaires jusqu'alors réservés aux seuls humains. Détail remarquable : elle émanait de partis politiquement opposés. Basée sur le *Great Ape Project*[*] (le « Projet grand singe »), elle octroie à nos plus proches parents le droit à la vie, à la liberté et à la protection contre la torture. Des centaines d'associations prônent la défense d'espèces bien définies, telles que la loutre de mer, le puma, le raton laveur, pour ne citer que quelques exemples américains, ou de groupes zoologiques, voire de l'ensemble de la nature. Des milliers d'autres, bénéficiant souvent de la participation de stars du show-biz – à l'exemple de Brigitte Bardot dans notre pays –, prêchent la défense de nos compagnons à deux ou quatre pattes. Le philosophe australien Peter Singer exige la libération animale[11]. Des mouvements, souvent marginaux, parfois violents, tentent de l'imposer par la force, multipliant les intimidations, en Angleterre d'abord et maintenant aux États-Unis[12]. Sur le territoire britannique, le nombre de végétariens s'est trouvé multiplié par trente en un demi-siècle, et ce mouvement s'étend à tous les pays. Le désir d'aller à la rencontre de l'animal devient si fort que la bête sauvage n'y échappe pas, et l'écotourisme figure parmi les domaines de l'économie

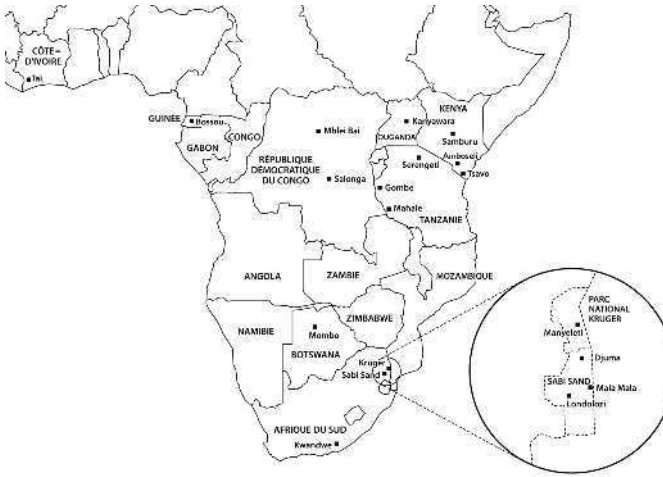
* Cette déclaration en faveur du droit des grands singes a été faite par l'organisation du même nom, créée à l'initiative de scientifiques et d'éthiciens en 1993.

Extrait de la publication

bénéficiant de la plus forte extension. Les plus beaux et les plus chers hôtels du monde sont désormais des *lodges* à l'intention d'amateurs de safaris. Et si vous allez voir des lions ou des guépards au Botswana, des léopards dans les réserves de Sabi Sand qui bordent le parc national Kruger, des gorilles de montagne en Ouganda, des chimpanzés sur les pentes de Mahale en Tanzanie, des tigres dans les parcs nationaux indiens, vous entendrez les guides nommer les animaux qu'ils vous montrent. Ils vous parleront de Martina, la lionne à crinière de Mombo, au Botswana, et non *d'une* femelle masculinisée, ou des Steroid Boys qui ont fait la couverture du *National Geographic*, et non de deux frères guépards parmi d'autres ; ils vous conteront les exploits de Tjololo, vedette d'un excellent film animalier, et non d'un quelconque léopard mâle ; ils évoqueront la jolie Sita qui fit la joie de tant de visiteurs du parc national de Bandhavgarh avant de disparaître, peut-être victime des braconniers, et non d'une simple tigresse. Il s'agit moins de voir que de rencontrer. On mesure, sur ce terrain, que le phénomène s'étend au-delà des frontières des modes et des lubies occidentales : les guides de chasse locaux devenus rangers avouent qu'ils ne reviendraient pour rien au monde à leurs activités antérieures.

Ce nouveau statut de l'animal étonne. À juste titre, tant il paraît ne répondre à aucun impératif d'utilité. Après tout, le chien, nous avions tout intérêt à nous en faire un ami : il gardait nos troupeaux ; le chat, nous pouvions l'apprécier car il chassait les rats ; le cheval, nous l'avons exploité. Mais l'animal sauvage ? L'utiliser, ce peut être le chasser, le domestiquer, le manger. Mais à quoi bon l'aimer ? le reconnaître ? Souvent, il a été l'ennemi. Lions et léopards figuraient parmi nos prédateurs quand « nous » n'étions qu'australopithécinés. Et la sélection naturelle a surtout dû aiguiser notre

Extrait de la publication



Carte de l'Afrique permettant de localiser les lieux mentionnés dans le livre. Présentées en loupe, les réserves privées de Sabi Sand et Manyeleti, adjacentes au parc national Kruger.

méfiance à leur encontre. Les amateurs de biodiversité soulignent aujourd'hui ce que le monde vivant recèle de trésors, sous la forme, par exemple, de médicaments potentiels à découvrir. La recherche thérapeutique le confirme. Mais cette justification théorique et *a posteriori* n'explique en rien l'intérêt, voire l'amour qui peut leur être porté désormais.

Partout les sondages montrent qu'une majorité d'Occidentaux s'oppose à la maltraitance animale. Mais n'oublions pas que cette passion nouvelle[13] ne change pas grand-chose sur le terrain bien concret de l'exploitation animale. Sur le seul territoire américain on évalue annuellement à 8 milliards le nombre de bêtes abattues pour satisfaire les besoins alimentaires humains, soit près d'un million par heure, sans parler des 200 millions qui

Extrait de la publication

tombent sous les Carte de l'Afrique permettant de localiser les lieux mentionnés dans le livre. Présentées en loupe, les réserves privées de Sabi Sand et Manyeleti, adjacentes au parc national Kruger. balles des chasseurs et des 8 à 10 millions qui sont sacrifiées pour leur fourrure. Le temps de dire « il fait beau aujourd'hui », des milliers d'animaux disparaissent, abattus directement de la main de l'homme. Pourtant, nous avons opéré une authentique révolution affective qui constitue l'un des plus extraordinaires bouleversements de notre sensibilité. Et ce changement paraît, *a priori*, difficilement explicable. La vérité est sans doute que notre relation à l'animal a toujours été ambiguë, faite de beaucoup de crainte et de pas mal de curiosité. Les peintures rupestres du Paléolithique, les bovidés de l'Âge du bronze – attelés ou non – symboliquement gravés par centaines sur les dalles de la vallée des Merveilles, ce curieux jouet zoomorphe inhumé en Gaule voici deux mille ans, ou encore les dieux animaux de l'ancienne Égypte attestent de l'ancienneté de la fascination exercée par les fauves, leurs proies, et toutes sortes d'autres espèces vivantes[14].

Le champ du relationnel exclut la neutralité. On aime, plus ou moins, ou l'on hait, plus ou moins, et parfois on aime et on hait tout à la fois. Celui qu'on ne voit pas, c'est celui qu'on ne veut pas voir, tel le quémandeur rencontré sur le chemin ; il n'est pas transparent, nos organes sensoriels nous donnent accès à lui et nous entendons ses injures s'il nous harcèle ; nous choisissons, par défense, de l'ignorer, mais il s'agit d'une posture momentanée, non d'un sentiment consistant, durable. Cette réaction constitue en quelque sorte le bilan de notre relation avec lui à cet instant, non une réelle indifférence. Toute attitude à l'égard d'autrui est la résultante de composantes diverses, négatives ou positives. La

Extrait de la publication

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : N.01EHQN000429.N001
Dépôt légal : octobre 2011

Extrait de la publication